

Dans l'illusion de l'aube

Le poème permet la rencontre de l'autre, non dans l'« illusion » de son apparence, mais au plus profond de son être : quoique cette rencontre s'opère par l'entremise de l'« illusion » des mots, comme cela se dit parfois. Je viens de recevoir *Dans l'illusion de l'aube*, (...) dont le titre déjà semble lancer sur une piste ambiguë : car le propre de l'illusion est de s'avancer masquée.

Illusion... Que dit ce mot qui suggère aussi bien l'aveuglement, la duperie, la fantasmagorie, le trompe-l'œil, la flatterie que l'imaginaire, le rêve, l'utopie, le théâtre d'ombres, la magie... le brouillard des apparences... le mirage... l'attente sûre de ne rien espérer. Peut-être que l'illusion nous oriente dans des directions contradictoires, persuasives au point même d'en être féconde...

Depuis des années le poète Antoine Carrot s'est évadé de ce monde, mais j'ouvre son recueil sans penser un instant que ces poèmes me viennent d'un temps disparu : au contraire, je lis ce qui furent et demeurent des paroles vivantes et je redécouvre au travers de leurs images, signes, symboles – car il m'est arrivé, en 2006, la bonne aventure de publier de lui un autre recueil, *Chemins de sel* – je redécouvre donc, au-delà de toutes nos différences, certaines, tant aux plans de l'écriture que de la pensée, une âme fraternelle que j'écoute avec joie et entends, non sans me poser maintes questions sur son rapport à la nature, à l'homme, à Dieu, qui resteront sans réponses. Cette lecture fait à la fois se lever en moi une amitié toute désolée de n'avoir pas connu l'homme agissant qu'il fut ici-bas, de n'avoir pas tenu en mon oreille la voix qui fut sienne alors même que je discerne, dès les premières pages, une plainte non-dite, une angoisse qui se veut légère mais creuse à vif... Or, ses poèmes lus ne sont pas, pour moi, en ce que je crois au plus sûr de moi-même, seulement que l'écho d'un être qui fut et serait à jamais passé : ce que pourtant laisserait penser tel ou texte. Sourd l'indiscernable, l'indicible ou l'inavouable parce que trop enfoui, ou trop douloureux, ou trop fragile.

Cet « ami » qu'il aurait pu être, me parle d'un lieu où je ne me tiens pas, quoique son murmure parvienne à se glisser jusqu'à mon oreille. Autant je vis dans l'impatience, autant il me paraît capable de rester immobile tout un jour devant une preuve que la beauté existe. Son regard n'oublie rien, comme s'il cherchait à tout enfermer dans une mémoire que le temps rend inaccessible à lui-même.

Sa lenteur rejoint mes vivacités au sein d'un même désir : l'amour de toute beauté, fut-elle la plus fragile, la plus inaperçue, et qui ne se découvre sans voile que dans les plus humbles signes.

En lui, enfin en ses poèmes, s'exprime la conscience d'une source, innommée, indiscernée, qui traverse cependant tous les symboles manifestés. La beauté lui sert d'amer pour oser des voyages intérieurs effectués au risque suprême de la déroute.

Une espérance sans visage soutient ses questions, surtout quand elles lui semblent l'interroger sur des illusions.

De mot en mot, l'expression de ses attentes, inscrites dans ces paysages qu'il fait apparaître, à la fois lointains et intérieurs, si proches quoiqu'ils ne se laissent pas saisir, trace son portrait sans qu'il s'en rende compte : arrêté dans sa contemplation, le doute qui le tenaille instille, de lui à moi, la conscience de n'être qu'absence.

Sa solitude se découvre dans l'usage qu'il fait du silence : dont il s'enveloppe comme d'un cache-misère et d'un manteau royal. Pudeur légère mais sûre : qui révèle comme malgré elle l'attente d'un quelque chose qui ne saurait être, pense-t-il. Perversité de l'illusion...

L'angélus – ce mot signe le recueil – perle ses notes à travers les étendues qui habillent son âme. Il rythme le temps qui passe quoique apparemment immobile et renvoie au passé. Destin que son regard voit déjà derrière lui : la nostalgie révèle des images de perte.

Cependant, s'élève malgré le doute – à moins que ce ne soit à cause de lui – la conscience de l'illusion qui fausse le rapport avec le réel : naissent aussi des désirs que le silence ne peut réfréner. Son attente s'en nourrit, flammes traversières trop vives pour être retenues, éclats de lumière, jalons que le vent même ne saurait disperser.

L'appel de l'ailleurs se glisse dans ses rêves, peut-être des songes : jusqu'à oser s'engager sur ce chemin dont il ne sait rien. La liberté s'impose malgré le doute, le brouillard des sens et des significations.

Rares mais fortes les présences humaines, jamais vues comme de simples images. Leur souvenir s'inscrit au fond de l'être, il efface le temps.

Si souvent cependant le marcheur arrive trop tard. Tout serait-il donc dit ? Pensé ? Clôt ? Ce serait à nouveau trop facile ou trop simple. L'homme se complexifie au fur et à mesure qu'il se dénude. Aussi vite ou aussi lentement. La souffrance des rencontres vient de ce qui s'insinue malgré soi, l'incertitude, l'impossible décision entre le vrai et le faux, la réalité et l'illusion. Le souvenir ne sert qu'à marquer la page où un geste de vivant s'est inscrit : à souligner d'un trait noir que rien ne s'efface vraiment, que rien ne s'affirme assez fortement pour que le doute s'écarte.

Dans la contemplation des signes de cette réalité immanente, si souvent merveilleuse et qui nous porte et que nous livre Antoine Carrot, que l'on devine à travers ses mots si proche d'un certain bonheur, l'attente sans réponse de l'être se surprend, mais sans pouvoir conclure, à rêver d'une sorte d'espérance, peut-être sans cause, sans but, sans raison, enclose dans l'âme qui ne sait ni n'ose en reconnaître l'appel venu du fond de l'invisible, tel un avenir indicible, tant l'illusion, c'est le risque, en ferait faussement à nos yeux miroiter la splendeur.

Mais je crois qu'en lui la vie, non seulement continue, mais triomphe en secret comme en silence.

Dominique Daguet